

pourraient venir s'abattre sur sa frêle organisation.

Et lorsqu'il grandit, cet être formé de son sang et de son lait, et même à cette époque de l'adolescence où la supériorité la plus douce pèse comme un joug, la mère canadienne, au sentiment énergique et tendre à la fois, ne sait-elle pas faire respecter l'obéissance qui lui est due ? Son reproche est-il sans aiguillon pour exciter au bien ? — et dans les combats difficiles n'a-t-elle pas ses larmes ?...

Avec les ruses admirables de sacrifice et de dévouement qu'emploie la mère de famille canadienne pour se conserver toujours un passage qui conduit aux endroits les plus secrets du cœur de ses enfants, avec de tels soins, de telles sollicitudes, le pays ne peut avoir que des hommes forts, vaillants et courageux.

Aussi est-ce bien sur elle que reposent l'espoir de la patrie et la gloire de la nation.

Nous pourrions encore suivre la femme canadienne dans une non moins grande situation de sa vie, s'il ne nous fallait arrêter ici. Nous pourrions la voir enrôlée sous la bannière de sainte Thérèse, de Marguerite Bourgeoise, de Madame Barat, de Sœur Caouette, de Madame d'Youville, nous pourrions la voir petite servante de saint Vincent de Paul, toute d'abnégation toujours, d'oubli d'elle-même, d'amour.

Nous pourrions la voir dans chacune des circonstances qui se présentent à elle : les qualités riches de son âme elle les donne aux autres ; aux grandes causes, à l'extrême malheur ; — ou elle les déverse à pleines mains sur ceux que le ciel met dans son chemin : les pauvres, les indigents, les malades, la veuve, l'orphelin....

Mais concluons : qu'elle porte une robe de soie ou une robe de bure, la Canadienne a un cœur grand comme le monde et la dignité du devoir le remplit !

\* \*

Après de telles lignes, on sera tenté de m'accuser d'égoïsme. Je m'en défends à l'instant. Pour écrire ce qui précède je n'ai fait que jeter un regard sur le glorieux passé de nos aïeules, de nos mères, sur leurs actions brillantes ou modestes en apparence de tous les jours ; — je n'ai eu que l'idée d'en graver plus profondément la mémoire dans mon souvenir. J'appartiens à la génération impuissante encore, à la génération qui grandit, qui se fait fort de demeurer la gardienne fidèle de l'élévation, de la noblesse de sentiment que l'histoire a attachée au nom de la femme canadienne, à la génération qui ne se laissera jamais atteindre par le souffle de la fausse louange qui menace le siècle, à la génération dont l'esprit et le cœur s'orneront de concert, s'inspireront à la vraie source du devoir et de la religion.

*H. Maurice*

## LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

ECRAN A SURPRISES. — Voici de très charmants écrans que peuvent faire toutes les jeunes filles qui savent un peu peindre à l'aquarelle. Voici comment il faut s'y prendre :

On exécute, par exemple, à l'encre de Chine un paysage d'hiver où tout est censé couvert de neige.

On passe ensuite sur les parties que l'on désire voir verdier une solution de chlorure de cobalt ; pour celles que l'on veut voir jaune, de chlorure de cuivre ; et pour celles qui peuvent devenir bleues, de l'acétate de cobalt.

Tout cela devra être bien séché et l'écran déposé sur la cheminée, d'où on le prend pour l'offrir aux visiteurs.

Jugez de leur surprise lorsque, à la chaleur du feu, le paysage d'hiver ressemblera bientôt à un splendide décor d'un merveilleux printemps !

Et l'écran, replacé sur la cheminée, redevient hivernal en se refroidissant, pour reverdir chaque fois qu'il sera mis en contact avec le feu.



LE MARQUIS DI RUDINI



COMME M. Crispi, le nouveau président du Conseil du cabinet italien est Sicilien. Il a de commun avec lui l'énergie et la ferme volonté d'arriver, mais il diffère essentiellement de son prédécesseur par les manières qui sont celles d'un parfait gentilhomme. Autant le premier est cassant, autoritaire, autant le second est aimable, complaisant, distingué. Il est à peine âgé de cinquante-deux ans. De taille élevée, fort, robuste, avec une superbe barbe blonde qu'il promène avec complaisance, il a la démarche franche, décidée, un peu martiale, d'un colonel qui a pris sa retraite avant l'âge.

Il n'avait pas vingt-sept ans quand ses concitoyens de Palerme le choisirent pour leur maire. Dans l'exercice de ces fonctions il eut l'occasion de déployer un courage et une énergie dont les Palermitans ont conservé le souvenir. C'était en 1866, une insurrection éclata à Palerme. Les Siciliens mécontents de l'obligation du service militaire et peu disposés à être gouvernés par des Piémontais, encouragés aussi par les partisans du gouvernement déchu, se soulevèrent pour reconquérir leur liberté. Des bandes d'insurgés se formèrent aux portes de Palerme, firent irruption dans la ville au cri de : "Vive la République," mirent au pillage les maisons, le feu à quelques édifices et massacrèrent ceux qui tentaient d'opposer de la résistance. Les quelques gardes nationaux qui répondirent à l'appel du préfet et du syndic, M. di Rudini, s'enfermèrent à l'hôtel de ville attendant les insurgés pendant que la troupe était répandue dans l'île pour lutter contre le brigandage. Le marquis di Rudini, attaqué à l'hôtel de ville, opposa une résistance des plus énergiques, s'exposant là où le danger était le plus considérable. Cette attitude sauva la situation.

En 1869, le général Menabrea, qui était alors président du Conseil des ministres, ayant besoin d'un ministre de l'intérieur, lui confia ce poste. Le marquis di Rudini accepta à contre cœur parce qu'il n'était pas encore député et qu'il n'avait jamais assisté à une séance de la Chambre. Le nouveau ministre fut attaqué violemment par la gauche dès les premières séances. Il se défendit avec orgueil, avec dureté, déclarant qu'il acceptait la responsabilité de tous les actes commis pour la répression de l'insurrection et pour le châtiment qui devait servir d'exemple. Mais il manqua de sang froid, son discours ne fut pas heureux. Il répéta plusieurs fois le même mot, s'interrompit et prouva que comme orateur son éducation était encore à faire. Il donna sa démission et se tint à l'écart des luttes parlementaires pour faire oublier la mauvaise impression de son premier début.

Aujourd'hui, sans être un brillant orateur, il est un de ceux qui savent se faire écouter. Disposant d'une fortune considérable, il s'est livré tout entier à la politique. Il n'a pas d'autre passion.

LE PRINCE BAUDOUIN

La maison royale de Belgique, la Belgique tout entière viennent d'être atteintes par un coup d'autant plus cruel qu'il a été plus soudain. Le prince Baudouin de Flandre, fils du comte de Flandre et neveu du roi, a été enlevé par une pneumonie foudroyante. Quelques heures de maladie ont suffi à briser une existence devant laquelle s'ouvraient les perspectives les plus brillantes.

Le prince Baudouin était né à Bruxelles, en juin 1869, quelques mois après qu'une mort également prématurée eût frappé le fils de Léopold II, l'héritier direct du trône, le duc de Brabant. Dès son berceau, le neveu du roi avait donc été envisagé comme l'héritier présomptif de cette cou-

ronne qui, aux yeux de bien des patriotes depuis 1830, apparaît comme le palladium de l'indépendance Belge.

La dynastie de Saxe-Cobourg Gotha, fondée par Léopold Ier, à qui les hasards de l'histoire avaient fait réserver, grâce à son mariage avec la princesse Charlotte, fille du roi George IV et héritière du trône, le rôle joué plus tard en Angleterre par le prince consort Albert aux côtés de la reine Victoria, cette branche de la grande maison à laquelle l'Allemagne dut en grande partie Luther et le monde la Réforme, a su s'identifier avec le fier patriotisme de la Belgique toute catholique. Aussi bien la mort du jeune prince, qui est un deuil national, ne saurait-elle être en péril.

La succession masculine est pour le moment assurée par l'existence d'un second fils du comte de Flandre, le prince Albert, né en 1875.

## L'INSURRECTION DE PORTO

Dans la journée du 31 janvier, une insurrection militaire a eu lieu à Porto (Portugal).

Les nouvelles, fort exagérées au début, se sont réduites à ceci, que trois régiments seuls ont pris part au mouvement révolutionnaire.

Après une réunion tenue le 30 janvier par les meneurs républicains, un commencement de sédition fut observé au quartier du 9<sup>e</sup> régiment de chasseurs. Il était trois heures du matin lorsqu'un détachement de ce régiment, qui était de garde à la prison sous les ordres d'un sous-lieutenant, vint se joindre au 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie, ayant à sa tête le capitaine Leitan, à deux compagnies du 18<sup>e</sup> régiment de ligne et à un escadron des douaniers à cheval.

Ces forces réunies se rangèrent en ordre de bataille au champ de la Régénération et descendirent vers l'hôtel de ville. Là, une harangue fut prononcée par le chef du parti révolutionnaire, l'avocat Alvès Daveiga, qui brandit la bannière populaire et proclama la déchéance de la famille royale. A l'en croire, l'insurrection aurait éclaté dans les principaux centres portugais. Bref, lecture fut donnée par un acteur nommé Verdial des noms des membres du soi-disant gouvernement provisoire, choisis parmi les têtes du parti. De là on marcha vers le quartier général, avec l'intention de s'en emparer.

Mais le gouvernement civil, soutenu par le général de brigade Corte Real, déclara d'urgence l'état de siège, et lorsque les insurgés s'avancèrent, un feu nourri tua et blessa plusieurs hommes de leur troupe.

Les compagnies révoltées furent ensuite refoulées jusqu'à l'hôtel de ville et, après une lutte acharnée, les forces gouvernementales vinrent à bout de la révolte.

Il y a eu trois cents arrestations et une centaine de blessés et de morts.

A la suite de cette regrettable échappée dont nos illustrations reproduisent les principaux épisodes, tous les clubs républicains ont été fermés.

## JEUX DE SALON

LE JEU DES ALLUMETTES. — Priez une personne d'appuyer solidement sa main sur la table, en maintenant dans cette main un couteau de table dont le coupant de lame se trouvera en bas.

Fendez une allumette au bout opposé au phosphore.

Taillez en une seconde en biseau, toujours de l'autre bout du phosphore, et emmanchez les deux extrémités l'une dans l'autre, de façon à former un V à angle très aigu. Mettez ce V à cheval sur la lame du couteau, en recommandant bien de tenir la lame toujours horizontale et de régler sa lame de façon à ce que les deux allumettes, qui doivent être de même longueur, touchent légèrement la table.

Alors, à l'étonnement général, on voit les deux allumettes se mettre en marche le long de la lame. On peut mettre, sur ces allumettes raccourcies, et figurant deux jambes, un petit buste taillé dans une carte. Essayez, cela vous amusera.